CRITIQUE, oratorio. PARIS, Salle Gaveau, le 13 novembre 2026. HAENDEL : Theodora. M. Lys, L. Davies, A. Coote, J. Chest… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists, Christophe ROUSSET (direction)

Theodora, _oratorio_ de la maturité de Georg Friedrich Haendel, boudé par le public londonien de 1750 à cause de son lyrisme sombre et son absence de grandiloquence, a trouvé – en ce 13 novembre à la Salle Gaveau -, une incarnation d'une intensité bouleversante. Loin d'être une simple version de concert, la soirée a pris des allures de drame sacré, porté par une conviction collective qui a forcé l'admiration.

Dès l'*ouverture*, **Christophe Rousset** impose sa vision. À la tête des ***English Baroque Soloists***, le chef français déploie une lecture qui allie avec une rare intelligence le nerf dramatique et la transparence des textures. Point de rigorisme historiciste asséchant, mais une compréhension profonde de l'arche dramatique, où chaque articulation, chaque phrasé sert la narration. L'orchestre respire avec les chanteurs, et l'énergie rythmique impulsée par Rousset donne à cette

partition contemplative une tension constante, sans jamais forcer le trait. Trois jours après *Agrippina* (du même Haendel) au TCE, nous avons certainement assisté là à l'un des grands moments haendéliens de la saison.

La mise en espace de **Thomas Guthrie** mérite elle aussi d'être saluée pour sa délicatesse. Refusant de transformer l'*oratorio* en opéra conventionnel, Guthrie propose une théâtralité en creux, tout en suggestion. Les déplacements des chanteurs, tour à tour devant l'orchestre, au milieu ou sur les côtés, créent une dynamique visuelle qui éclaire les relations entre les personnages sans jamais écraser la musique. Les jeux de lumière, subtils et changeants, modèlent les atmosphères et donnent une profondeur supplémentaire aux moments d'intimité. La scène finale, où le chœur abandonne les codes chromatiques pour apparaître en vêtements de tous les jours, est une trouvaille d'une beauté saisissante : la distance historique s'efface, et le martyre de Théodora résonne soudain avec une actualité poignante.

Mais c'est d'abord par les voix que cette *Theodora* emporte tout sur son passage. La distribution réunie est tout simplement exemplaire, et l'on peine à imaginer meilleure équipe pour défendre ce chef-d'œuvre. **Iestyn Davies** est un Didymus d'exception. Dès son premier air, « *The raptur'd soul* », le contre-ténor britannique déploie un chant d'une pureté cristalline et d'une sensibilité rare. La voix est claire, la ligne parfaite, et l'expressivité touche au cœur. Dans « *Sweet rose and lily* », il suspend le temps, faisant de la contemplation de Théodora endormie un moment d'une tendresse infinie. Son duo final avec Théodora, « *Streams of pleasure ever flowing* », atteint des sommets d'émotion ; les deux voix se fondent en une étreinte sonore d'une beauté à couper le souffle, alors que les personnages, condamnés, regardent le ciel avant de quitter la scène chacun de son côté.



Face à lui, **Marie Lys** compose une Théodora d'une concentration remarquable. La soprano suisse, familière du rôle, trace avec une sensibilité extrême le chemin d'une fragilité qui se mue en une fermeté inébranlable. Si l'on a pu çà et là noter une légère réserve en début de soirée, la suite du parcours est une montée en puissance continue. Son « *With darkness deep* » est un moment suspendu, méditation sur la mort et l'espérance d'une intensité dramatique rare. Et que dire de « *Angels, ever bright and fair* », où la luminosité de son timbre et la justesse de son phraseo font vibrer la salle entière. Le duo avec Didymus, « *To thee, thou glorious son of worth* », trouve un équilibre parfait entre les voix et l'orchestre, l'un des pages les plus sublimes du répertoire haendélien.

Alice Coote apporte à Irène une autorité sereine et une profondeur de timbre qui font merveille. Sa voix, capable de robustesse comme de fragilité, donne au personnage une dimension spirituelle et humaine tout à fait prégnante. Dans « *As with rosy steps the morn* », son phrasé contemplatif atteint une délicatesse rare, tandis que « *Angels, ever bright and fair* » trouve sous sa conduite un équilibre entre luminosité et recueillement. Elle est la confidente idéale, celle qui soutient Theodora et porte l'espérance de la communauté chrétienne. **Guy Cutting** incarne un Septimius tout en lyrisme délicat. Son air « *Descend, kind pity* » est une pure merveille de chant, la voix est superbe, l'émission puissante et le phrasé d'une élégance rare. Il apporte au personnage ce mélange de noblesse et de vulnérabilité qui fait de son dilemme moral l'un des ressorts les plus touchants de l'*oratorio*. Enfin, **John Chest** campe un Valens d'une autorité solide et impressionnante. Le baryton-basse américain impose un timbre riche et une déclamation incisive qui donnent au

gouverneur romain une épaisseur inquiétante, sans jamais sombrer dans la caricature. Ses airs *« Racks, gibbets, sword and fire »* et *« Ye ministers of justice »* sont d'une puissance dramatique éblouissante, et son incarnation de la raideur impériale contraste de manière saisissante avec la douceur des martyrs.

Il serait injuste d'oublier les véritables piliers de cette soirée. Le **Monteverdi Choir** est tout simplement somptueux. Omniprésent, chantant sans partition, il incarne tour à tour la communauté chrétienne recueillie et la foule païenne déchaînée, avec un engagement et une charge émotionnelle inouïs. L'homogénéité des voix, la clarté des lignes et la précision de l'articulation rendent perceptible toute l'architecture contrapuntique de Haendel. Les chœurs *« Venus laughing from the skies »* et *« He saw the lovely youth »* comptent parmi les plus beaux moments de la soirée.

Les ***English Baroque Soloists*** ne sont pas en reste. Sous la baguette de **Christophe Rousset**, l'orchestre britannique offre une performance d'une transparence et d'une énergie rythmique exceptionnelles. La complicité entre les instrumentistes et les chanteurs est totale, et l'on sent une conception partagée du style, capable de préserver la délicatesse de l'écriture tout en maintenant la tension dramatique.

CRITIQUE, oratorio. PARIS, Salle Gaveau, le 13 novembre 2026. HAENDEL : Theodora. M. Lys, L. Davies, A. Coote, J. Chest… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists, Christophe ROUSSET (direction). Crédit photo (c) droits réservés

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Salle Gaveau, le 12 juin 2026. Récital Vivaldi. Ensemble Le Consort, Andreas SCHOLL (contre-ténor)

Ce vendredi 12 juin, Andreas Scholl et l'ensemble *Le Consort* étaient réunis sur la scène de la Salle Gaveau. La rencontre de deux générations de musiciens qui s'inspirent mutuellement et dont le dénominateur commun est un intense plaisir de musique dans l'écrin d'une interprétation de haute volée. Justin Taylor a d'ailleurs rendu un vibrant hommage à Andreas Scholl en ouverture de concert, ne cachant pas son émerveillement d'être là, au cœur d'un projet qu'il y a un an encore, il n'aurait pas pensé possible. Andreas Scholl, quant à lui, nous a confié après le concert que la collaboration trouvée avec de jeunes musiciens est pour lui extrêmement galvanisante. Et c'est fort de cette synergie qu'ils nous ont offert un programme judicieusement conçu autour du répertoire d'Antonio Vivaldi (mâtiné d'ouvrages de J. S. Bach), autant virtuose qu'introspectif, exigeant un chant élégiaque, introverti, suspendu

et à l'opposé vaillant et lumineux. Un répertoire qu'Andreas Scholl nous a fait, par le passé, tant aimé par la beauté du timbre, une technique impeccable et la vigueur de l'interprétation. Un répertoire dans lequel *Le Consort* fait également merveille du haut de ses jeunes années. Et au cœur de ce programme, un joyau : le *Stabat Mater* pour *alto solo* du maître vénitien – dont Andreas Scholl est un interprète phare depuis de nombreuses années, conjuguant intensité du chant et art du dire.

Dès l'ouverture, dans le *Concerto Grosso* et la *Sonata a quatro*, et plus encore dans *l'introduzione al Miserere*, à l'unisson avec la voix d'**Andreas Scholl, *Le Consort*** fait la démonstration éclatante des qualités propres à chaque soliste. Quelle merveille d'équilibre, quelle liberté dans ces *Follia* ou ces quasi-improvisations sur le fil. Comme à son habitude, **Justin Taylor** nous offre toute une palette de nuances au clavecin dans un jeu à la fois expressif et aéré. Et que dire des violons de **Sophie de Bardonnèche** et **Roxana Rastegard** et de leur *ostinati* envoûtants dans « *Eia Mater, fons amoris* », et de leurs *pizzicati* qui donnent le frisson dans « *Fac ut ardeat cor meum* » *extrait* du *Stabat Mater.* **Géraldine Roux** à l'alto, **Arthur Cambreling** au violoncelle et **Thomas de Pierrefeu**, viennent ajouter leurs couleurs à l'alchimie de ces cordes inspirées.

Andreas Scholl ne cessera jamais de nous surprendre. Quel est donc le secret de la longévité de cette voix ? D'abord, et avant tout, une technique infaillible qui fait de lui le maître d'un art du chant exceptionnel. Et évidemment la beauté du timbre et l'intelligence de l'interprétation dans laquelle chaque mot et sa musicalité intrinsèque sont ciselés en virtuose. Andreas Scholl délivre son chant sans maniérisme

emprunté et fioriture inutile. Ses phrasés sont des modèles de nuances, mettant en lumière les intentions du texte chanté. Et l'on goûte alors à l'envi cet art du dire qui transcende l'interprétation spécialement dans l'aria et le *recitativo* du « *Widerstehe dich der sunde* » de Bach. Oui, Bach est ici associé à Vivaldi. La proximité des deux compositeurs n'est pas d'emblée évidente. Mais prenant à son tour la parole, **Sophie de Bardonnèche** nous a rappelé, non sans une pointe d'humour, qu'il existe toutefois une connexion, de par des *cantates* de Vivaldi retrouvées dans la bibliothèque de Bach, que ce dernier avait lui-même recopiées

Mais c'est sans nul doute dans le *Stabat Mater* de Vivaldi qu'Andreas Scholl se distingue. L'interprète donne là toute la force de son talent dotant son timbre alors vibrant d'intensité et de densité expressive. Le chant où tout est dit et qui donne à voir par sa force propre. Voilà finalement une belle leçon qui remet la virtuosité à sa juste place, et l'humain au centre de tout. Le chant est d'abord une affaire d'âme. Et nous y sommes précisément. Rare est cette voix d'une élégance si subtile, savant équilibre entre naturelle aisance et maîtrise technique, sans pyrotechnie inutile ni démonstration narcissique dans les vocalises. Andreas Scholl aime également agrémenter ses interprétations de petites touches très personnelles, ainsi dans l'*aria « Ah, ch'infelice sempre »* extrait de la *cantate « Cessate, omai cessate »* de Vivaldi, pièce finale du concert, le contre-ténor abandonnant momentanément la voix de tête pour une tonalité grave de baryton, détonante, mais au combien suave, suscitant la surprise et la joie d'un public entièrement conquis. Avec une telle énergie et une envie sans cesse renouvelée, au contact désormais d'une nouvelle génération de musiciens, le contre-ténor promet de nous offrir encore, à notre plus grand plaisir, de belles heures musicales !…

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Salle Gaveau, le 12 juin 2026. Récital Vivaldi. Ensemble Le Consort, Andreas SCHOLL (contre-ténor). Crédit photographique (c) Brigitte Maroillat

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle GAVEAU, le 19 mai 2026. « The last rose ». CECIL SHARP / FRANCIS JAMES CHILD. Rosemary Standley… Les Musiciens de Saint Julien, François Lazarevitch (direction)

Rosemary Standley aurait pu demeurer simplement la chanteuse du groupe *folk Moriarty.* Mais c'était sans compter son envie d'explorer de vastes horizons musicaux. Son atout majeur : une voix haute servie par un grave aux mille facettes qui sied tout à la fois aux traditionnels américains,

au *jazz*, et à la musique baroque. Inclassable et insatiable, elle est l'artiste de toutes les rives. Elle semble toujours être inlassablement en quête d'où poser la spécificité de sa voix unique. Multipliant les expériences, la chanteuse franco-américaine s'est même essayée dans Schubert, livrant un enregistrement qui lui ressemble, inventif pour les uns, déroutants pour les autres, mais qui nous murmure que l'on peut aimer la musique de Schubert de bien des façons. Elle a également été une étonnante Carmen dans le seul en scène de François Gremaud, où elle a médusé (dans le bon sens) public et critique.

Poursuivant son éclectique parcours, **Rosemary Standley**, associée à **François Lazarevitch** et ses ***Musiciens de Saint-Julien***, nous a proposé hier soir (19 mai) à la **Salle Gaveau** une traversée exploratoire de Songs de **Cecil Sharp et Francis James Child**. Dans un programme intitulé ***The last rose,*** Rosemary Standley et ses comparses d'un soir nous ont narré l'histoire d'un voyage singulier, de contrées en rencontres insolites en terres d'Irlande, d'Ecosse ou sur les landes d'Angleterre. Une « *odyssée à la rencontre du Nord avant qu'on ne le perde* », comme elle l'a si bien dit en début de spectacle. Autant d'œuvres musicales qui irriguent encore de leur influence les artistes contemporains de la *folk music.*

Ce programme riche et dense alterne chansons rythmiques et ballades poignantes telle que *The Last Rose of Summer*, pièce emblématique de la poésie mélancolique propre à ce répertoire. Portée par la voix expressive de Rosemary Standley et les contre-chants parfaits d'**Enea Sorini** et d'**Hélène Richaud** (délicieux moment que *Scarborough Fair* ou les voix se répondent à la perfection), l'éclat des pièces musicales

reposent entièrement sur la sonorité des instruments anciens (flûtes, tympanon, et bodhrán, sans oublier la pandore inspirée de **Léo Brunet**, et les harpe baroque et viole de Gambe de **Manon Papasergio**) mais interprétée avec une énergie et un style totalement contemporain, soulignant la modernité des œuvres choisies. A cet égard, les figures féminines tiennent un rôle de premier plan telle que la femme devenue à son tour marin suite à la disparition en mer de son fiancé (*The Female Rambling Sailor*) ou de Katie La cruelle qui mène son monde (et les hommes) par le bout du nez (*Katie Cruel*).

Le chant incarné de **Rosemary Standley** est également mis en valeur par la présence unique de **François Lazarevitch** alliant avec *brio* connaissance musicologique une pratique intuitive de la musique ancienne. Comme à son habitude, le flûtiste jongle entre plusieurs instruments (flûte, musette et même grelots), et donne ici la pleine mesure de son éclectisme. En homme-orchestre, il galvanise le talent de ceux qu'il accompagne. A cet égard, On ne cesse d'être surpris par les tournures étonnantes données aux œuvres tant les artistes présents excellent dans l'art de relancer continuellement la musique dans des directions inattendues, telles que cet *a capella* de *Three Ravens* en fond de scène et à quatre voix dont celle de François Lazarevitch, ajoutant une appétence de plus à son art multiple. L'osmose entre les interprètes est à ce point stimulante, qu'on attend avec une envie gourmande la prochaine pièce pour ressentir à nouveau ce plaisir d'être surpris.

La volupté des instruments anciens des ***Musiciens de Saint Julien***, le timbre unique de **Rosemary Standley**, et son osmose avec un **François Lazarevitch** au sommet de son art, a conduit l'auditoire aux rives de l'enchantement. Une de ces soirées qui tombe à point nommé pour faire entrer la lumière dans un monde de pénombre.

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle GAVEAU, le 19 mai 2026. « The last rose ». CECIL SHARP / FRANCIS JAMES CHILD. Rosemary Standley… Les Musiciens de Saint Julien, François Lazarevitch (direction). Crédit photographique (c) Brigitte Maroillat

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2026. Récital d'Alexander MALOFEEV (piano)

Précédé par le bruissement de la foule des admirateurs avertis et impatients ainsi que des mélomanes ayant hâte de découvrir le « phénomène » Alexander Malofeev, déjà célèbre, le jeune pianiste Russe fait son entrée sur la scène de la Salle Gaveau. A peine a-t-il esquissé un salut, qu'il s'empare du piano avec un naturel presque désinvolte pour la première pièce inscrite à son programme de ce soir: « *Les Arbres* » opus 75 de Jean Sibelius (1865-1957), petit cycle de cinq pièces du compositeur finlandais.

Ce qui ne pourrait être qu'un agréable moment musical

introductif, est déjà l'intense et exceptionnel événement que crée le pianiste quand il aborde le clavier. De cette pièce regardée parfois avec condescendance (certains n' ont-ils pas dit qu'elle était destinée aux jeunes filles de bonne famille…), il fait un moment de grâce et d'émotions. Avec ce même naturel, il aborde avec gourmandise et poésie la merveilleuse « *Holberg Suite* » opus 40 du compositeur norvégien **Edvard Grieg** (1843-1907), écrite « à la manière » du compositeur du XVIIIème siècle Ludwig Holberg. Les cinq mouvements qui la composent se présentent comme une suite dans le style classique: la musique se fait parfois rêveuse dans l'Air « *andante religioso*« , mais elle est toujours dansante avec les *« Sarabande », « Gavotte » et « Rigaudon »*… Après avoir sculpté les sons avec délicatesse et intériorité, notre pianiste, tel un démiurge va, dans la pièce suivante, les déchaîner. En effet, la première partie du concert s'achève avec la redoutable « *Sonate N°2* » d'*Einojuhani Rautavaara* (1928-2016) débordante de puissants accords. Cet *opus* 64 intitulé « *The Fire Sermon* » du compositeur finlandais, comporte trois mouvements. Le dernier, qualifié d' »*Allegro brutale* » (!), nous rappelle que le piano est à la fois un instrument à cordes et à percussion !

Avec la « *Sonate N°2*« , opus 14, de **Serge Prokofiev** (1891-1953) qui ouvre la seconde partie du concert, Alexander Malofeev nous révèle toute sa puissance de feu, à faire trembler Gaveau. Ce qui fait d'Alexander Malofeev un pianiste exceptionnel, c'est qu'il ne se contente pas de faire des sons : il fait de la musique, tout en prenant à bras le corps notamment les fameux épisodes « motoriques », nombreux dans les compositions pour piano de Prokofiev. Sa virtuosité (et quelle virtuosité !) n'est jamais gratuite, mais toujours au service de la musique. Après ces bourrasques sonores, la « *Valse* » opus 38 d'**Alexandre Scriabine** (1872- 1915), autre bijou de la soirée, apparaît presque réservée. Là encore, Malofeev se joue avec humour et tendresse de cette ode à la valse. Pièce plutôt brève que le compositeur affectionnait

particulièrement au point de souvent la jouer en concert.

Alexander Malofeev a clos son programme avec originalité en y introduisant des découvertes pour beaucoup.Tout d'abord l'arrangement d'une pièce d'**Igor Stravinski** (1882-1971) « *Symphonie pour instruments à vent* » par Arthur Lourié (1891-1966). La pièce d'origine a été composée en 1920 et dédiée à Claude Debussy (une sorte de « *Tombeau* » comme on le faisait en musique ancienne, en hommage à un compositeur disparu). D'une durée d'une dizaine de minutes, elle était destinée à des instruments solistes jouant ensemble, en « symphonie ». **Arthur Lourié**, américain d'origine russe, est un compositeur méconnu en France, même s'il y a séjourné (1924- 1941), après avoir quitté sa Russie natale et ses responsabilités politiques dans le domaine culturel, avant de s'envoler pour les Etats Unis. Il n'aura de cesse d'emprunter beaucoup à Stravinsky dans son processus créatif et dans la stylisation des formes anciennes. Les « *Cinq préludes fragiles* » sont l'opus 1, écrits à l'âge de 16 ans. On peut y percevoir l'influence de Scriabine et des souvenirs du romantisme.

C'est donc sans tonitruance, sans recherche d'effets spectaculaires et dans une atmosphère apaisée, que se termine le récital. Tout à l'image de ce musicien aux allures d'adolescent rêveur, qui survole toutes les nombreuses et redoutables difficultés pianistiques dont il fait même une occasion de beauté sonore, avec une sorte de nonchalance feinte. Quand il s'empare au plus près de l'instrument, il rappelle Glenn Gould. Mais la comparaison s'arrête là, car Alexander n'a pas besoin de modèle: ce soir, il n'était pas le pianiste, il était le piano. Le public s'en est allé, la tête en musique, après les trois bis: un *Menuet en sol* de Haendel, la *Toccata op.11* de Prokofiev et le *Prélude op.9 no.1* pour la main gauche de Scriabine.

Et pour ceux qui auraient raté son récital parisien, ils pourront toujours se jeter – en lot de consolation – sur son

nouveau disque à paraître chez Sony le 27 février !…

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2026. Récital d'Alexander MALOFEEV (piano). Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, concert lyrique. PARIS, Salle Gaveau, le 6 décembre 2025. Airs et Duos de G. F. HAENDEL. Jeanine de Bique (soprano), Maarten Engeltjes (contre-ténor et direction)

Ce mercredi 6 décembre, dans l'écrin doré et l'acoustique si chère de la Salle Gaveau, l'émotion et l'excellence étaient au rendez-vous pour un récital 100% consacré à Georg Friedrich

Haendel (dans le cadre des *Concerts Philippe Maillard Productions*,) et portée par deux artistes d'exception : Jeanine de Bique et Maarten Engeltjes !

Comme écrin pour ces deux voix d'envergure, le **PTJCT Amsterdam**, phalange baroque amstellodamoise d'une belle précision et vitalité, qui a posé un tapis sonore à la fois luxuriant et précis sous la direction du contre-ténor de la soirée : **Maarten Engeltjes.** La soprano **Jeanine De Bique**, originaire de Trinidad et Tobago, est une véritable force de la nature, capturant immédiatement les cœurs par la pureté cristalline, la souplesse et l'expressivité de son timbre. Dès *« The leafy honours »* (extrait de *Belshazzar)*, elle déploie une agilité virtuose et une musicalité qui parle directement à l'âme. En contrepoint parfait, Maarten Engeltjes démontre une intelligence musicale absolue dans son *« Great God »*, puissant et recueilli, d'une intensité dramatique saisissante. Son *« Dove sei, amato bene »* (tiré de *Rodelinda*) a été également moment de grâce suspendue, d'une élégance mélancolique et d'une projection émotionnelle remarquables. La beauté de son timbre, chaleureux et sans aucune dureté, a impressionné l'auditoire.



Les duos ont été les sommets de la soirée. *« Great victor at your feet »* (*Belshazzar*), puis surtout le bouleversant *« Io t'abbraccio »* (*Rodelinda*) ont fait frissonner la salle. Les deux voix, s'enlaçant, se répondant, se fondant avec une sensibilité et une synchronisation parfaites, offrant des moments d'une humanité rare. Le voyage dans *Giulio Cesare* a ensuite confirmé

l'étendue de leur art. Jeanine De Bique a envoûté avec un *« V'adoro, pupille »* d'une sensualité à couper le souffle, avant de livrer un *« Da tempeste »* d'une virtuosité éblouissante et d'un tempérament théâtral irrésistible, soulevant des tonnerres d'applaudissements. Maarten Engeltjes, dans *« Se in fiorito »*, a déployé une ligne de chant d'une superbe longueur sérénité. Le finale, avec le duo *« Caro / Bella… »* tiré de *Giulio Cesare*, a scellé cette union artistique dans la joie et la tendresse.

Mais le public ne voulait pas les laisser partir ! Les *bis* ont été deux cadeaux ultimes : le duo paisible et lumineux *« These labors past »* (extrait de l'oratorio handélien *Jephta*), avant de nous offrir, par une demande populaire irrésistible, la reprise de *« Io t'abbraccio »*. Ce second baiser musical, encore plus intense et libéré, a été une conclusion parfaite à la soirée !

CRITIQUE, concert lyrique. PARIS, Salle Gaveau, le 6 décembre 2025. Airs et Duos de G. F. HAENDEL. Jeanine de Bique (soprano), Maarten Engeltjes (contre-ténor et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 15 mars 2025. 20ème anniversaire des Musiciens de Saint-Julien – Vivaldi, Bach, Telemann – Grande Fête Celtique. Les Musiciens de Saint-Julien, François Lazarevitch (Flûte et direction)

Les Musiciens de Saint-Julien fêtaient hier leurs 20 ans d'existence avec deux événements exceptionnels à la Salle Gaveau. S'il est une qualité que l'on peut associer à François Lazarevitch, c'est bien l'imagination dans la composition des programmes et des univers sonores proposés. Avec son Ensemble, il aime emprunter des chemins de traverse et assume pleinement la liberté de cet éclectisme stylistique. Et ces concerts « anniversaire » n'y font pas exception. L'alternance d'œuvres instrumentales et vocales est superbement agencée pour donner un rythme parfait à cette célébration.

Le premier concert programmé à 17h a mis l'accent principalement sur le talent protéiforme de trois compositeurs, Bach Vivaldi et Telemann, qui cultivaient la virtuosité et les éclats dramatiques sur le plan musical. Comme toujours, François Lazarevitch mêle à une fine connaissance musicologique une pratique intuitive de la musique ancienne. Il donne ainsi à Vivaldi une étonnante parure dans une adaptation pour musette du « *Printemps* » et de « *La notte* ». D'emblée, on admire la rythmique et les attaques précises. L'atmosphère devient plus virtuose encore avec l'emploi de la musette (que François Lazarevitch a nommé affectueusement, en cette soirée, « *ma quincaillerie* ») qui se mêle parfaitement au timbre vibrant des violons. On apprécie également les splendides couleurs des cordes dans le « *Concerto en Ré Majeur* » de Telemann, avec ce thème bondissant du premier mouvement, puis du mouvement final, très animé.

Comme à son habitude, le flûtiste jongle entre le pupitre et plusieurs instruments, et donne ici la pleine mesure de son éclectisme. En homme-orchestre, il galvanise le talent de l'Ensemble et également de la voix qu'il accompagne. A ses côtés, la soprano **Elodie Fonnard** nous livre, en effet, un délicieux « *Rossignols amoureux* », extrait d'*Hyppolite et Aricie* de Rameau. Le timbre de la chanteuse est idéal pour ce répertoire et s'illustre avec brio. La voix est ductile, légère, dans tout son ambitus. Le chant est pur et débarrassé de toute fioriture inutile et nous offre une parenthèse suspendue dans le temps.

Dans ce concert de fin d'après-midi, **Les Musiciens de Saint-Julien** revisitent également les pages populaires d'Europe centrale inspirées par les danses de Moravie et des chansons traditionnelles de Slovaquie interprétées ici par la mezzo-soprano **Hélène Richaud**, également violoncelliste. Autant d'œuvres qui font ainsi écho au disque « Beauté barbare » enregistré il y a deux ans par Les Musiciens de Saint-Julien.

L'ensemble et son chef mettent ici leur virtuosité au service de la redécouverte mémorielle d'œuvres traditionnelles faites de partitions retrouvées grâce à la transmission écrite ou orale. Il en est ainsi du *Manuscrit Uhr Ovska*, et ses suites de danses au rythme entêtant où François Lazarevitch, en tant que soliste, nous livre des moments d'anthologie à la *bagpipe*. Comme toujours, avec Les Musiciens de Saint-Julien, le « savant » côtoie, sans condescendance, le « populaire » de la plus bouleversante des façons.

Le concert du soir, conçu comme une Grande Fête celtique, nous amène sur les rives de l'Ecosse, de l'Irlande et de l'Angleterre, les Musiciens de Saint Julien suivant les itinéraires déjà empruntés dans leurs albums « *For Ever Fortune* », « *The High Road to Kilkenny* », et « *The Queen's Delight* ». Sont ici à l'honneur la mandoline, la harpe baroque et en majesté picturale, les flûtes et *small pipes* de François Lazarevitch. Les Musiciens de Saint-Julien s'amusent de « *reels* », de gigues, suites et danses à un rythme enjoué.

Dans cette farandole de sons et de rythme, François Lazarevitch a convié des voix émouvantes (le ténor **Robert Getchell**, le baryton **Enea Sorini**, la mezzo-soprano **Fiona McGown**) et aussi un jeune danseur de claquettes irlandaises, **Nic Gareiss**. Cette soirée est une fête mais elle est aussi une affaire de musiciens et cela s'entend. Chacun s'écoute et s'observe attentivement sur scène et même hors scène. A cet égard, pour tout comprendre de cette osmose, il fallait capter l'expression de François Lazarevitch dans la pénombre de la scène, le regard rivé sur ses musiciens et l'excellent ténor Robert Getchell interprétant une chanson traditionnelle Irlandaise « *Celia Connalon* ». Et dans cet accord parfait, le dialogue entre les voix et l'ensemble instrumental est total. Le charme ne s'épuise jamais à l'écoute de ces musiques profondes, alertes ou lentes, vives ou contemplatives.

Nous sommes ici loin des timbres cossus et lisses d'un *English Concert* ou d'une *Academy of Ancient Music*, mais l'approche

vivifiante de François Lazarevitch et de son Ensemble, aux sons à la fois corsés et rustiques, qui emprunte beaucoup à la danse, emporte l'enthousiasme de l'auditeur au fil des pièces. Telle est l'alchimie entre art populaire et approche érudite de la musique des Musiciens de Saint-Julien. Quel bel anniversaire !

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 15 mars 2025. 20ème anniversaire des Musiciens de Saint-Julien – Vivaldi, Bach, Telemann à 17h – Grande Fête Celtique à 20h30. Les Musiciens de Saint-Julien, François Lazarevitch (Flûte et direction). Crédit photo © Brigitte Maroillat

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025. Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction)

Nadine Sierra court d'une scène prestigieuse à une autre, et est acclamée partout où elle passe, aucune fausse note dans sa progression. Tout est

parfaitement maîtrisé. Sage sur toute la ligne, Nadine n'a jamais mis en péril son précieux instrument. Force est de le constater au vu de la galerie d'héroïnes qu'elle a incarnées, passant avec prudence, par gradation successive, des Musetta, Norina, Gilda, Zerlina, aux Juliette, Violetta et Lucia. La soprano américaine est revenue hier soir sur la scène de la Salle Gaveau dans un programme transversal, assez proche de l'esprit de son premier album *There's A place for us*. Devant une salle comble et un public chauffé à blanc, Nadine Sierra a de nouveau tutoyé les cimes, nous offrant en prime un florilège de *Encores.*

Rayonnante dans une robe Dior rose aux motifs coquillages, **Nadine Sierra** se jette, comme toujours, sans se poser de questions, dans les flammes de son art, déployant une énergie virtuose, un aigu et un suraigu impériaux, un souffle long qui soutient un *legato* parfait. Elle fait une démonstration éclatante de toutes ces qualités, dès l'ouverture du programme, nous faisant l'offrande de moment de pure émotion, avec les airs de *La Rondine* de Puccini, « *Chi il bel sogno di Doretta* », et « *Depuis le jour* » de *Louise* de Gustave Charpentier. Elle enchaîne ensuite avec une Juliette, toujours aussi impériale. La valse « *Ah, je veux vivre* », écrite dans un registre central, permet ici d'entendre un timbre sensuel et chaud de vrai *soprano lirico*, capable toutefois de colorature étourdissantes. Dans le tragique « *Dieu, quel frisson court dans mes veines* » qu'elle nous livre en seconde partie de concert, elle n'ajoute aucun pathos superflu, aucun expressionnisme exagéré, son chant y reste parfaitement belcantiste. Et que dire de sa Violetta sur laquelle on a déjà tant écrit. Le succès paraît assuré avant même que la soprano

ait émis une seule note. Avec une technique sans faille, elle aborde *« E strano… sempre libera »*, comme si elle se promenait en toute décontraction dans un jardin entièrement familier. Elle enchaîne trilles et vocalises avec une agilité confondante. Le registre aigu est électrisant. Malgré son aisance évidente, Nadine Sierra démontre qu'elle sait doser ses effets, loin de la pyrotechnie vocale. Elle compose, par toute une palette de variations et de nuances, un portrait remarquable de Violetta. Elle donne ici libre court à la frivolité de la courtisane tout en laissant entrevoir déjà, par ses accents et couleurs, les affres de l'héroïne déchue. Elle sait désormais, bien mieux que jadis d'ailleurs, donner essence humaine à un personnage au-delà des perles vocales. Cette texture de chair et de sang, on l'entend ici dans *La Traviata,* et on l'entendra également dans l'air de la folie de *Lucia di Lammermoor* en toute fin de programme.

Dans la seconde partie, l'artiste parée d'une robe fourreau noire, sertie de perles diamantées, nous amène hors des sentiers battus de l'opéra, en offrant une somptueuse interprétation de *Summertime,* mettant en lumière un registre grave qui ne manque pas de séduction. En forme de conclusion, Nadine Sierra nous livre un *scoop* : ce soir, c'est le dernier soir de sa *Lucia*… *« Why »* ? lui lance alors en chœur le public chamboulé par cette annonce. Parce qu'explique-t-elle, elle estime aujourd'hui devoir s'arrimer à un autre horizon, et laisser le personnage à d'autres, ce qui dénote la grande humilité de la chanteuse, mais aussi la conscience que son expérience est aussi un passage de relais… Mais à quel rôle rêve-t-elle désormais, elle qui a mis un point d'honneur de passer à pas feutrés, des légers aux lyriques ? Le florilège des *Encores* qui va suivre, semble nous tendre un début de réponse…

Comme à son habitude, avec la générosité qu'on lui connaît, **Nadine Sierra** nous offre une avalanche de bonus. En hommage à ses racines (et sans nul doute, à sa maman, comme à chacun de ses concerts) elle nous livre une relecture envoûtante de *Besame mucho* en duo avec un contrebassiste. Dans ce registre la soprano américaine use une fois de plus de l'alliage ensorcelant d'un grave moiré et d'un aigu étincelant pour nous mettre à genoux. Elle poursuit ces *Encores* par deux air d'opéra : l'un qu'elle porte avec le cœur et l'âme de concert en concert, « *O mio babbino caro* » extrait de *Gianni Schicchi*, et l'autre, le monologue d'une diva prénommée Floria. Et c'est donc « *Vissi d'arte* » que Nadine Sierra nous tend en bouquet-surprise. Le timbre, le grave, tiennent ici toute leur place dans cette interprétation qui manque toutefois un tantinet de corps pour être pleinement convaincant. Mais déjà la nuance est de mise : nullement hystérique, cette diva-là est toute en frémissement d'amour et lumineuse douleur. Insatiable, Nadine Sierra ne quittera la scène qu'à 23 heures, après deux heures et demie d'un *one-woman-show* éblouissant. En maîtresse de cérémonie, elle a dispensé une leçon de chant qui a, comme toujours, fait chavirer le public et conduit l'**Orchestre Lamoureux**, sous la direction d'**Adrien Perruchon**, à donner le meilleur de lui-même.



CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025. Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction). Toutes les photos © Jean-Yves Grandin

VIDEO : Nadine Sierra interprète l'air « *Ah, je veux vivre* » extrait de « Roméo et Juliette » de Charles Gounod

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024. Récital d'Andreas Scholl

Andreas Scholl était de retour à la Salle Gaveau, hier soir, dans un programme de cantates, comme toujours judicieusement conçu, exigeant tout à la fois un chant élégiaque, introverti, suspendu, et, à l'opposé, vaillance, et mordant. On attendait donc beaucoup de cette soirée et ce d'autant plus que le contre-ténor partageait la scène avec la flûtiste Dorothee Oberlinger qui ne cesse de démontrer qu'elle est la meilleure spécialiste de son instrument. Depuis leur disque lumineux « *Small gifts* » consacré à J. S Bach, les deux artistes ont tissé des liens étroits dont l'essence profonde est à l'évidence le plaisir de faire de la musique ensemble. A cette affinité élective s'est joint le clavecin inspiré de Olga Watts. Cette soirée fut donc une affaire de fins musiciens dont la virtuosité a été l'écrin précieux d'un chant souverain.

En dépit de quelques résidus persistants d'une grippe récente qui se sont fait légèrement entendre, Andreas Scholl a montré, une fois de plus, toute la pureté de l'émission de sa voix et la qualité de sa projection. Plus encore que par l'aisance et l'élégance des vocalises de « *Da Tuoi Lumi* « de **Caldara**, on est capturé d'emblée par les sons filés et la grâce du contre-

ténor dans la force méditative de la cantate « *Nel dolce tempo* » de **Haendel**. Et surtout, on ne s'est jamais lassé d'admirer, tout au long de la soirée, la beauté du timbre, notamment dans les airs « *Pastorella co' bei lumi erbe e fiori* » et « *Senti di te, ben mio* ». Rare est cette voix d'une élégance subtile, savant équilibre entre naturelle aisance et maîtrise technique. Elle nous a fait, en effet, souvent l'offrande, au fil du programme, d'une parenthèse en apesanteur traduisant toute la pudeur et l'intensité de l'émotion contenue du contre-ténor dans une gamme de teintes raffinées, comme dans le récitatif « *Troppo nobile ardor m'accese il seno* » de l'aria « *Vaghe Luci* » de Caldara.



Le morceau de bravoure qu'est la cantate « *Mi palpita il cor* » de **Haendel**, a été également au cœur de ce récital. Andreas Scholl s'est joué ici de toutes les difficultés vocales par une diction claire et une riche ornementation. Dans les récitatifs « *Tormento e gelosia* » et « *Clori, di te mi lagno* », le chanteur a su animer la moindre phrase par un engagement total. Dans l'air « *Se un di m'adora la mia crudele* », on a pu pleinement apprécier dans cette interprétation habitée, les *legati* et *crescendi*, distillés dans un chant débarrassé de toute fioriture inutile. Car contrairement à certains contre-ténors, Andreas Scholl ne s'adonne ni au maniérisme, ni à la pyrotechnie vocale. L'artiste fait montre d'une virtuosité jamais ostentatoire, au service constant de l'expression et de la musique. Dans cette aisance naturelle sans effets inutiles, le contre-ténor a été en tout point rejoint par Olga Watts, au touché nerveux et énergique, dans *La Chacone pour clavecin solo* de Bach, extraite de sa *Partita n°2 BWV 1004*, et plus

encore par Dorothee Oberlinger dont l'interprétation de La *Follia* et de *La Sonate en fa majeur* de **Corelli** a été suprême de bout en bout.

En guise de conclusion à ce récital, Andreas Scholl, et ses deux complices, nous ont fait l'offrande, de l'air « *Il n'est point de bergère* » tiré de *La Pastorelle en Musique* de **Telemann**, dans lequel le contre-ténor, abandonnant momentanément la voix de tête pour une tonalité grave de baryton, détonante mais au combien suave, a suscité les rires d'un public conquis. Avec une telle synergie, les trois artistes ont tenu l'auditoire à distance du froid de l'hiver en attisant le feu des couleurs d'un printemps à venir.

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024. Récital d'Andreas Scholl. Crédit Photographique (c) Brigitte Maroillat et Droits Réservés

VIDEO : Andreas Scholl chnate la largo « *Ombra mai fu* » extrait de *Serse* de Haendel

---

ENTRETIEN avec le pianiste

JEAN-NICOLAS DIATKINE à propos de son nouveau récital à Gaveau et de son nouvel album « LIVE 2021 & 2023 »

Pianiste réfléchi et somptueux conteur, JEAN-NICOLAS DIATKINE explique son admiration pour Liszt et Wagner, mais aussi Beethoven dont il souligne la valeur des *Bagatelles* qui sont sa dernière partition éditée. Qu'apporte concrètement une prise live en concert plutôt qu'un enregistrement studio ? Comment comprendre la *Ballade n°2* de Liszt ? Quels sont les projets et concerts à venir ?… Entretien exclusif avec Jean-Nicolas Diatkine



Portraits de Jean-Nicolas Diatkine DR

CLASSIQUENEWS : Comment avez-vous construit le programme de votre dernier cd « *LIVES 21 & 23* » à Gaveau ? Qu'exprime la filiation Liszt / Wagner ainsi mise en avant ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : Liszt éprouvait un immense respect pour Beethoven et le vénérait, tout comme Wagner, bien que celui-ci ne l'ait jamais rencontré en personne. Liszt enfant a étudié le piano avec Czerny, qui fut lui-même élève de Beethoven. L'admiration et la vénération qu'éprouvait le disciple pour le maître s'est donc transmise à lui très tôt. Elle a dû lui faire une très profonde impression avant même de lui être présenté.
Cependant, au-delà de l'histoire temporelle, l'idée de « progrès » que l'on pourrait naturellement se représenter dans l'écriture musicale au cours du 19e siècle, en faisant à tort un parallèle avec les progrès techniques, se heurte à l'évolution qui s'est produite dans la production musicale de Beethoven : celui-ci a atteint à la fin de sa vie une capacité de représentation émotionnelle, une puissance d'imagination et d'expressivité sans précédents, ni suivant. Ainsi, pour moi, avec les Bagatelles op.126 qui est sa dernière œuvre publiée pour piano, ce CD commence par la fin.

Environ un quart de siècle plus tard, **Liszt découvrait Tannhäuser** et s'est senti immédiatement, en tant que compositeur, dans une très grande proximité avec Wagner. Dans « La vie de Liszt est un roman », Zolt Harsanyi lui fait dire à cet instant : « Voici l'œuvre que j'aurais aimé composer ! » On sait à quel point il l'a ensuite soutenu, malgré la dégradation de leur relation à cause du divorce de sa fille avec son cher élève Hans von Bulow, dont Wagner était la cause. Inversement, même si, d'après le témoignage de Claudio Arrau, la famille Wagner tenait Liszt comme un compositeur de troisième plan, il est clair que Wagner lui doit beaucoup comme source d'inspiration : par exemple le thème de Léandre dans la 2ème Ballade pour piano se retrouve presque note par

note dans le leitmotiv de Tristan. En privé, Wagner a reconnu cette filiation.

CLASSIQUENEWS : Pouvez-vous nous présenter en quelques mots votre approche et compréhension de la *Ballade n°2* de Liszt, qui est l'une des révélations de ce disque ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : D'après ses élèves, Liszt s'est appuyé sur le mythe de Héro et Léandre, dont Schiller a fait un poème célèbre. Il a produit dans cette ballade une véritable scène d'opéra, sans la moindre concession aux effets un peu gratuits de sa formidable pyrotechnie pianistique que l'on trouve dans certaines de ses œuvres. https://fr.wikisource.org/wiki/Poésies_de_Schiller/Héro_et_Léandre

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce nouveau disque à ce moment de votre trajectoire artistique ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : J'ai eu simplement envie de graver au disque des moments particuliers et uniques que sont les concerts, où la présence du public agit comme un révélateur irremplaçable.



CLASSIQUENEWS : Dans le choix des prises live, qu'avez-vous privilégié ? Qu'apporte le son et l'expérience du live pour une publication discographique ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : En studio, on utilise parfois jusqu'à six micros dont certains sont très près du piano. Personne au monde n'entendra un tel son en concert. Lors des concerts enregistrés dans ce CD, il n'y en avait que deux sur la scène. Mais grâce au savoir-faire d'Etienne Collard et d'Arpeggio Film pour la prise de son, cela ne se remarque pas. Enfin pour recréer l'atmosphère de la salle de concert, Sebastian Riederer a fait un travail remarquable dans le *remastering* de l'ensemble du CD.

CLASSIQUENEWS : Votre prochain concert à Gaveau ce 16 décembre, élargit le spectre musical à Bach, Beethoven, Schubert et Schubert-Liszt ? Quels en sont les défis interprétatifs comparé à votre programme Liszt / Wagner ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : Ce sont quatre univers à part entière et ils exigent des techniques pianistiques, un engagement émotionnel et physique très différents, voir opposés, particulièrement entre Bach et Schubert.

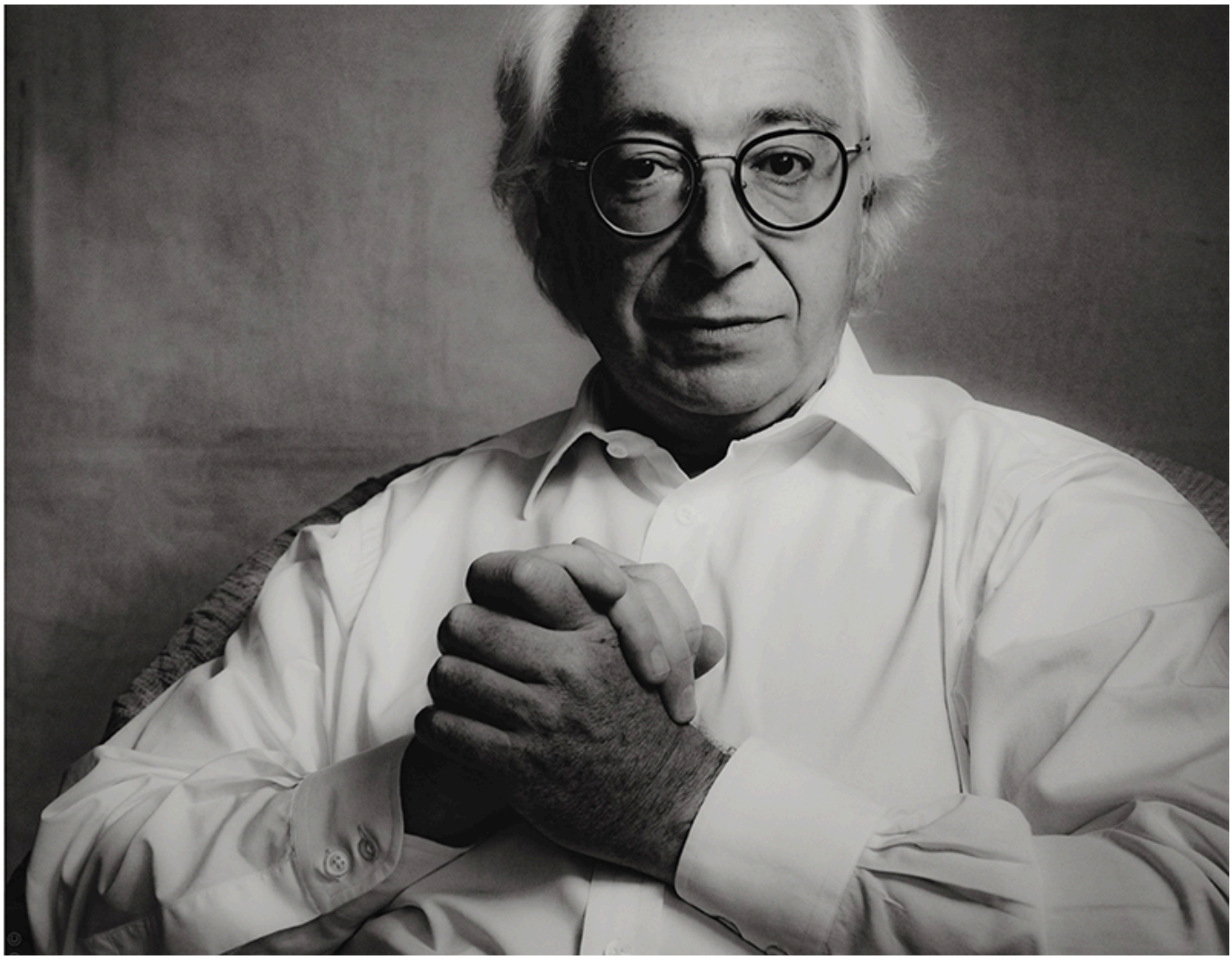
CLASSIQUENEWS : Sur quel compositeur allez-vous travailler prochainement ? Pourquoi ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : Mon prochain concert avec la violoncelliste suisse **Estelle Revaz** le 2 février 2025 au musée Jacquemart-André sera consacré à Schumann et à Brahms.

CLASSIQUENEWS : Quel est votre regard sur la place de la musique dans la société actuelle ? Y a t il une évolution marquante depuis ces 5 / 10 dernières années ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : Je ressens fortement dans mes échanges avec les auditeurs après mes concerts, une très grande curiosité pour la musique ainsi qu'un désir de s'élever par elle au-dessus des tourments qu'apporte la société en ce moment ; enfin, en paraphrasant Baudelaire dans Le Voyage, une aspiration à « aller au fond de l'inconnu pour trouver du merveilleux ».
https://www.facebook.com/jeannicolasdiatkinepianiste/

Propos recueillis en décembre 2024



Concerts à la SALLE GAVEAU : lun 16 déc 2024, 20h30. **Récital de Jean-Nicolas Diatkine, piano. Bach, Schubert, Beethoven…** : https://www.classiquenews.com/paris-salle-gaveau-jean-nicolas-diatkine-piano-recital-chopin-lundi-4-decembre-2023/

…puis **le 2 février 2025** – concert avec **Estelle Revaz**, violoncelliste – Paris, Musée Jacquemard André / Sonates de Robert Schumann et Johannes Brahms

CD



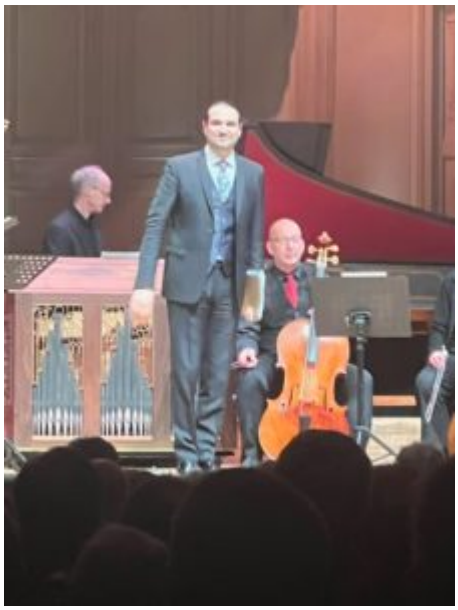
LIRE notre critique du dernier album de Jean-Nicolas Diatkine : « LIVE 2021 & 2023 » : Beethoven, Liszt, Wagner / CLIC de classiquenews hiver 2024 : https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-jean-nicolas-diatkine-piano-beethoven-liszt-wagner-live-2021-2023-recitals-a-gaveau-1-cd-solo-musica/

… »**Les Bagatelles de Beethoven** tout d'abord, composent une entrée fabuleuse : respirations, articulation naturelle, suggestions des contrechamps, évocations des mondes parallèles et toujours cet allant qui coule comme une onde magicienne (2è séquence : « Allegro ») ; le pianiste nous gratifie de son art suprême, apparemment bénin mais si essentiel dans la construction et la conception : « bagatelles », elles n'en ont que le nom – bien davantage que des esquisses fugitives ou des « petits riens » insignifiants ; au contraire car leur énoncé si vital s'inscrit nécessaire dans la réalisation des 6 épisodes – **Jean-Nicolas Diatkine** en exprime aussi la méditation existentielle où la puissance de l'architecture (conçus simultanément à la 9è symphonie) courtise l'élégance, nous rappelant les valeurs si justes qui présentait Beethoven dans la filiation des grands génies qui l'ont précédé et dont il réalise la synthèse : équilibre facétieux de Haydn (son maître à Vienne), grâce divine de Mozart. … »

Critique, récital lyrique. PARIS, Salle Gaveau, le 9 novembre 2024. BACH / VIVALDI / HAENDEL. Carlo VISTOLI (contre-ténor) / Akademie Für Alte Musik Berlin / Georg Kallweit (direction)

Le contre-ténor italien Carlo Vistoli vient d'enregistrer – dans le cadre d'un contrat d'exclusivité juste conclu avec la firme Harmonia Mundi – son premier disque solo intitulé « *Sacro Furore* », comptant un programme d'airs sacrés. La remarquable formation orchestrale allemande "*Akademie Für Alte Musik Berlin*" (Akamus) l'accompagne : il s'agit de leur première collaboration artistique qui, de fait, en appellera obligatoirement d'autres, surtout après le succès sans nuage remporté par le concert donné, en ce samedi 9 novembre, dans le bel écrin de la Salle Gaveau (et dans le cadre de la série de concerts proposés par « *Philippe Maillard Productions* »). Le programme proposé dans la célèbre salle parisienne reprend en grande partie l'enregistrement, du moins après une première partie consacrée au vaste répertoire de *Cantates* du Kantor de Leipzig.

Après deux extraits purement musicaux pour faire faire valoir la chaude et enveloppante sonorité de la superbe formation germanique – d'abord une *Sinfonia* issue d'une Cantate de jeunesse de **J. S. Bach** "*Ich geh und suche mit Verlangen*" ("*Je m'en vais à ta recherche empli de ferveur*"), puis le *Concerto pour deux violons RV 522* d'**Antonio Vivaldi** (extrait du fameux "*L'Estro Armonico op. 3*") -, **Carlo Vistoli** apparaît sur scène, élancé et élégant, sourire aux lèvres, avant de se concentrer pour délivrer la célèbre (et très émouvante) Cantate "*Ich habe genug*" ("*J'en ai assez*") de Bach, une entrée en matière qui révèle la séduction du timbre de Carlo Vistoli, de même que son engagement. Sa voix de haute-contre s'élève forte et limpide, rayonnante sur toute la tessiture, toujours lumineuse – où la profondeur presque spirituelle de l'interprète incite au recueillement. Il faut dire que l'accompagnement superlatif de l'orchestre et de la merveilleuse hautboïste **Xenia Löffler** lui offrent un terrain d'action privilégié.



Après une pause, place à Vivaldi et à son célébrissime "*Stabat Mater*", qui semble encore plus lui convenir. Il convient d'admirer l'intensité qui émane de son interprétation qui met en relief par ailleurs le legato qui fait l'objet de sa part d'un soin tout particulier. Les registres sont unifiés, et le grave charnu répond aux attentes de l'exercice. Le Motet "*Nisi Dominus*", du même Vivaldi, offre à Carlo Vistoli la possibilité d'exposer plus avant la virtuosité qui est sienne, mais sans aucune ostentation et inutile démonstration extérieure. L'interprète demeure toujours au centre du morceau qu'il interprète, concentré sur le sujet et son caractère sacré. Pour lui, le mot n'est jamais vide de sens… bien au contraire ! Le bonheur ressenti à l'issue de de la soirée doit être totalement partagé en union avec l'**Akademie Für Alte Musik Berlin** qui a

donné, en sus, une superbe interprétation du fort inspiré *Concerto Grosso en sol majeur HWV 314* de **Georg Friedrich Haendel**.

Devant le triomphe remporté par l'ensemble des solistes, trois bis ont été accordés, dont deux airs d'ouvrages de Haendel : "*Quando mai spietata*" tiré de son opéra *Radamisto*, le bouleversant "*Lascia la spina*" (extrait d'*Il Trionfo del Tempo e del Disinganno*), ainsi que l'"*Allelujah*" de la Cantate de Vivaldi "*In Furore*" (contenu dans le disque), où la virtuosité trépidante de **Carlo Vistoli** n'a pas manqué de terrasser le public de la Salle Gaveau !



Critique, récital lyrique. PARIS, Salle Gaveau, le 9 novembre 2024. BACH / VIVALDI / HAENDEL. Carlo VISTOLI (contre-ténor/) Akademie Für Alte Musik Berlin / Georg Kallweit (direction). Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDÉO : Extrait du CD « Sacro furore » par Carlo Vistoli et l’Akademie für Alte Musik Berlin